

# De la correspondance à l'œuvre littéraire: regards croisés sur le premier voyage de Lamartine en Orient (1832-1833)

**Nicolas Courtinat**

Centre de Recherches révolutionnaires et romantiques,  
Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand II

Nul ne saurait contester la richesse de l'apport que fournissent les correspondances à notre connaissance des œuvres littéraires. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, la correspondance de Lamartine et d'Aymon de Virieu, patiemment mise au jour par Marie-Renée Morin, nous a peu à peu révélé à quel point l'une des œuvres-phares du Romantisme naissant, les *Méditations poétiques*, avait pris corps et chair au fil même des lettres échangées entre l'écrivain et son ami le plus proche et le plus fidèle. Missive après missive, on découvre un Lamartine sollicitant l'avis de son correspondant sur telle ébauche ou tel poème, corrigeant au besoin ses vers après les avoir soumis à son jugement, qu'il savait lucide et sévère, bâtissant peu à peu son recueil au rythme d'une sorte de chant amébé, maintenu vivant par la magie de l'épistolarité<sup>1</sup>.

A ce titre, une lecture en parallèle des lettres envoyées par Lamartine, voire par certains de ses accompagnateurs<sup>2</sup>, au cours de son premier voyage

---

<sup>1</sup> Voir la *Correspondance Alphonse de Lamartine-Aymon de Virieu*, textes réunis, classés et annotés par Marie-Renée Morin, Presses Universitaires de France, Paris, 1987, pour les t. 1 (1808-1815) et 2 (1816-1821); Champion, Paris, 1998, pour les t. 3 (1821-1830) et 4 (1831-1841). Cité dorénavant: *Corr. Virieu*.

<sup>2</sup> Huit lettres écrites par l'épouse du poète, Marianne de Lamartine, pendant le premier voyage de Lamartine en Orient, ont été réunies dans la *Correspondance de Lamartine avec Charles Dupin, et documents épistolaires*, édités par Marie-Renée Morin, *Cahiers d'études sur les Correspondances du XIXe siècle*, n° 5, Clermont-Ferrand, diff. Nizet, 1995, p. 123 sq. Cité dorénavant: *Corr. Dupin*. Nous n'estimons pas utile, à chaque référence, de préciser le nom du destinataire, toutes ces lettres ayant été envoyées à Cécile de Cessiat, belle-sœur de Marianne de Lamartine.

en Orient (1832-1833), et le récit publié pour la première fois par le poète en 1835<sup>3</sup>, ne nous a pas paru sans intérêt, et ce pour plusieurs raisons.

Souvent lourdes de réalité, attentives aux aspects proprement matériels de l'expédition, ces lettres nous révèlent d'abord les coulisses d'un voyage dont les *Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un voyage en Orient* ne nous livrent qu'une version déformée, voire falsifiée<sup>4</sup>. Elles nous renseignent, au même titre que la plupart des correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle, sur la genèse, l'élaboration et la réception d'une œuvre essentielle à qui veut comprendre le cheminement intellectuel et personnel de son auteur. Mais le plus intéressant est ailleurs. En effet, nous n'avons plus seulement affaire, dans les lettres qui nous retiennent ici, à une correspondance qui, comme dans le cas des *Méditations poétiques*, éclairerait l'œuvre tout en restant en quelque sorte extérieure à elle, mais à deux textes qui, tout en faisant référence à des événements communs, tendent formellement l'un vers l'autre: proche du journal, daté, le *Voyage en Orient* renoue à sa manière avec la périodicité, la fragmentation temporelle propres à l'écriture épistolaire. Correspondance et œuvre littéraire peuvent donc être envisagés ici comme deux récits parallèles, deux versions en miroir d'un même épisode de la vie du poète, invitant dès lors à une lecture en surimpression.

A ce parallélisme formel s'ajoutent diverses convergences thématiques. De manière logique, la correspondance comme le *Voyage* nous renseigne, chacun avec sa voix propre, sur les différents événements et étapes du voyage de Lamartine en Orient. Mais ils réfractent également, en ces années 1832-1835 où le poète aspire de plus en plus à un rôle public, la relation particulière de Lamartine à l'Histoire et à la politique. Ils portent enfin témoignage du profond désarroi qui envahit, au même moment, l'âme d'un père "anéanti au moral et au physique"<sup>5</sup> par la mort brutale de son "unique enfant"<sup>6</sup>, Julia, et soucieux de reconsidérer, à l'aune de son voyage, ses convictions philosophiques et religieuses.

Nous aimerions décrire comment cette triade thématique prend forme dans la lettre et l'œuvre achevée, comment un même référent se modèle ou se modifie en fonction du discours qui en rend compte, mais aussi comment correspondance et littérature peuvent influencer l'une sur l'autre, jusqu'à échan-

---

<sup>3</sup> Nous empruntons nos références aux *Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un Voyage en Orient, ou Notes d'un voyageur* (1835), in *Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Charles Gosselin et Furne, 1836, tomes V à VIII. Par commodité, les notes ne signaleront l'ouvrage que sous la mention *Voyage en Orient*, suivie des tomes I, II, III ou IV, correspondant chacun aux tomes V à VIII de l'édition Gosselin.

<sup>4</sup> Sur la manière dont Lamartine a volontairement mystifié son lecteur sur certains épisodes de son voyage, voir par exemple l'article d'Henri Guillemin, "Un témoin du voyage de Lamartine en Orient", *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1937.

<sup>5</sup> Lamartine à Virieu, 7 novembre 1833, Corr. Virieu, t. 4, p. 95.

<sup>6</sup> *Voyage en Orient*, t. II, p. 293-294: "Note de l'éditeur", précédant directement le poème "Gethsémani ou la mort de Julia".

ger parfois leurs particularités: autant de questions qui en soulèvent d'autres, celle de la nature de l'écriture épistolaire, de ses rapports avec l'écriture littéraire, celle, surtout, du fonctionnement de l'écriture lamartinienne en général.

### Voyage réel, voyage imaginaire

La lecture croisée des lettres de Lamartine et du *Voyage en Orient* révèle d'abord l'écart qui sépare une correspondance proche de la vie réelle d'une œuvre littéraire dans laquelle la poésie et l'imaginaire métamorphosent à loisir le référentiel du voyage vécu.

D'emblée, les lettres de mai et de juin 1832 nous introduisent dans la matérialité brute des préparatifs de départ: "As-tu oublié mes deux tonneaux de vin de Bordeaux?", s'inquiète le poète auprès de Virieu, "[é]cris, écris vite. Je voudrais en emporter ou du moins qu'il arrivât à temps pour remplacer le peu que j'ai"<sup>7</sup>. D'autres missives recommandent à la hâte, dans la fièvre du voyage tout proche, tel ou tel solliciteur<sup>8</sup>. D'autres encore rendent compte des ultimes dispositions financières du poète avant l'embarquement, telle cette longue lettre adressée à Edmond de Cazalès, et postée de Marseille, dans laquelle on voit Lamartine s'inquiéter d'avoir à régler un portrait exécuté de lui par le baron Gérard<sup>9</sup>. Rien, dans ces premiers messages, qui incite au lyrisme. La correspondance, comme à son habitude, privilégie l'anecdotique, l'existential, et se porte au plus épais de la vie.

Ce prosaïsme est résolument absent des premières pages du *Voyage*. En même temps que le souci d'exactitude temporelle disparaît, Lamartine affirmant, dans les premières pages de son récit, se trouver à Marseille dès le 20 mai 1832, ce que dément formellement la correspondance<sup>10</sup>, le départ est perçu à travers le prisme enjolivant de l'imaginaire. Point d'allusion, cette fois-ci, à une éventuelle cargaison de vin. L'écrivain-voyageur préfère mentionner l'existence, dans l'une des cabines du navire, d'"une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyage"<sup>11</sup>. Il préfère aussi céder aux charmes convenus de la poésie maritime: tandis que le brick, comme déchargé de son poids de matière, "glisse" lentement "sur une mer aplanie, limpide et bleue", que ses "longs bras [...] chargés de voiles [font] légèrement incliner, tantôt un bord, tantôt un autre", un

---

<sup>7</sup> Lamartine à Virieu, [10 mai 1832], *Corr. Virieu*, t. 4, p. 66.

<sup>8</sup> Lamartine à Joseph Antoir, [10 mai 1832], *Correspondance générale de Lamartine* (1830-1848), publiée par les élèves de l'École Normale Supérieure, sous la direction de Maurice Levaillant, Droz (Genève), Giard (Lille), 1943-1948, 2 volumes, t. I, p. 275. Cité dorénavant: *Corr. Levaillant*.

<sup>9</sup> Lamartine à Edmond de Cazalès, 19 juin 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 282 sq.

<sup>10</sup> Le poète ne quittera Mâcon que le 14 juin au soir. Cf. *Corr. Levaillant*, t. I, p. 280.

<sup>11</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 32.

“homme de Marseille” prolonge de sa voix les cadences langoureuses de l’onde en “confiant aux vents et aux flots” quelques “vers admirables”<sup>12</sup>. Faisant fi des servitudes matérielles dont les lettres portent le témoignage, c’est bien à une entrée en poésie que nous convie Lamartine à l’orée de son ouvrage.

Une tendance identique à la poétisation se devine dans le portrait que dresse l’écrivain de ses principaux compagnons de voyage.

Rapidité oblige, la correspondance se contente de quelques brèves allusions à Ferdinand de Capmas, au docteur de Laroyère et à Amédée de Parseval, tous trois qualifiés par Lamartine d’“excellents”<sup>13</sup>. On devine en particulier le rôle essentiel joué à bord par Laroyère, chargé, en tant que médecin, de veiller à la santé précaire de Julia. Or, dans son *Voyage*, le poète fait de ces mêmes personnages les représentants d’une humanité supérieure.

Réduit, dans certaines lettres, à un rôle peu reluisant de chasseur<sup>14</sup>, Ferdinand de Capmas acquiert dans le *Voyage en Orient* un véritable relief politique. “Privé de sa carrière par la révolution de juillet”, nous dit Lamartine, refusant donc toute compromission avec le nouveau régime,

[...] il a préféré les chances précaires d’un avenir pénible et incertain à la conservation de sa place: un serment aurait répugné à sa loyauté. [...] C’est un de ces hommes qui ne calculent rien devant un scrupule de l’honneur.<sup>15</sup>

Homme de conviction, pur et intègre, mû par un sens inné du sacrifice et de l’honneur, Capmas se métamorphose dans le *Voyage* en modèle de vertu politique. Quant au docteur de Laroyère, Lamartine a tôt fait d’échanger ses attributions purement professionnelles contre des qualités intellectuelles plus élevées:

La pureté de son âme, la grâce originale et naïve de son esprit, l’élévation de ses sentiments politiques et religieux me frappèrent. Je désirai [emmener M. de Laroyère] avec moi bien plus comme ressource morale que comme providence de santé [...]. Nous causons ensemble de politique plus que de médecine. Ses vues et ses idées sur le présent et l’avenir de la France sont larges [...]. [I]l voit, comme moi, dans la politique humaine des idées et non pas des noms propres. [...] [S]on esprit n’a aucun préjugé, aucune prévention, pas même ceux de sa foi religieuse, qui est sincère et fervente.<sup>16</sup>

Entre les lettres et le *Voyage*, Laroyère fait donc l’objet d’un véritable grandissement héroïque. Il apparaît davantage ici comme un penseur, profon-

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>13</sup> Lamartine à Virieu, 25 juin 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 69. Voir aussi p. 73.

<sup>14</sup> Marianne apprécie sa présence à ses côtés, mais regrette que la peur des serpents l’empêche de chasser comme il l’entend! Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 138.

<sup>15</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 35.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 35-36.

dément religieux, doublé d'un visionnaire en politique. Avec Capmas, il contribue à la sublimation de l'équipage lamartiniens, exclusivement formé d'âmes choisies, destinées à une mission spéciale d'enseignement moral, politique ou religieux. C'est, en somme, une véritable aristocratie spirituelle, placée au-dessus de l'humanité commune, qui prend place sur le brick du poète.

Ce processus d'amplification, voire de recréation poétique affecte davantage encore la manière dont Lamartine évoque le quotidien de l'expédition.

La correspondance témoigne très largement des difficultés, et, plus généralement, des angoisses de l'équipage avant et pendant la traversée en Méditerranée. "[C]omme Alphonse vous a dit", confie, de Marseille, Marianne de Lamartine à sa belle-sœur Cécile de Cessiat, "nous serons très mal logés. J'ai vu d'autres bricks du même tonnage, et je les ai trouvés abominables"<sup>17</sup>. A quelques jours du départ, Lamartine affiche les mêmes craintes: "D'après ce que j'ai vu ce matin du vaisseau", écrit-il à son ami mâconnais Ronot, "[...] je n'aperçois pas comment nous pourrions être logés, et je crains que, les dames placées, il ne nous reste qu'un coin obscur de l'entrepont avec un porte-manteau pour oreiller"<sup>18</sup>. Dans une lettre à Virieu, le poète n'hésite point à avouer sa répugnance pour ce qui, à ses yeux, n'est qu'une geôle flottante:

Nous serons, malgré notre vaisseau tout à nous, dans des trous sans lumière et sans air auxquels on ne peut même comparer un cachot de prison. Ce sont des cachots qui remuent, cela fait frémir à voir, et, si j'eusse connu la construction des bâtiments de la Méditerranée, ma femme et Julia ne m'auraient pas accompagné.<sup>19</sup>

Aux inquiétudes nées du départ s'ajoutent les inévitables contretemps et fatigues d'une navigation qui, en ces premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, et fût-elle cantonnée à la Méditerranée, reste une entreprise hasardeuse: "Nous sommes bien ennuyés des vaisseaux", se plaint encore Marianne, "et nous n'y remonterons que par l'absolu nécessaire, le roulis nous accable [...] et l'incertitude du temps à mettre pour arriver ici ou là est insupportable aussi"<sup>20</sup>. Lamartine pour sa part se montre soulagé d'être parvenu au terme de "soixante jours d'une pénible navigation"<sup>21</sup>: "[...] la mer n'est pas si douce", écrit-il, un peu désemparé, à Cazalès, "[n]ous n'avons [...] qu'à nous louer du ciel et des hommes"<sup>22</sup>.

---

<sup>17</sup> Lettre du 27 juin 1832 [?], Corr. Dupin, p. 128.

<sup>18</sup> Lamartine à M. Ronot, 20 juin 1832, Corr. Levaiillant, t. I, p. 285.

<sup>19</sup> Lamartine à Virieu, 25 juin 1832, Corr. Virieu, t. 4, p. 70.

<sup>20</sup> Lamartine à Madame de Cessiat, 6 septembre 1832, Corr. Levaiillant, t. I, p. 301.

<sup>21</sup> Lamartine à Edmond de Cazalès, 6 septembre 1832, Corr. Levaiillant, t. I, p. 303.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 304.

Le voyage à l'intérieur des terres d'Orient engendre à son tour une multitude de contrariétés dont les lettres de Marianne, proches, là encore, de la réalité du voyage vécu, dressent un inventaire scrupuleux: "Vous ne pouvez pas vous faire une idée combien c'est difficile de faire voyager beaucoup de monde par terre, le nombre de chevaux, de tentes, de provisions, etc. C'est un casse-tête, et les chemins sont si mauvais qu'on ne fait pas plus de 9 ou 10 lieues par jour"<sup>23</sup>. Au Liban, ajoute-t-elle, "les chemins sont si mauvais qu'on ne peut guère aller à pied. On enfonce d'un pied dans le sable rouge qui vient du désert ou on est sur des rochers brisés où on ne peut pas mettre le pied sans se donner une entorse"<sup>24</sup>. Et l'épouse attentive et dévouée de déceler chez le poète les premiers signes de lassitude: "[...] je crois qu'Alphonse lui-même en aura assez avant d'être revenu d'Égypte"<sup>25</sup>.

De telles médiocrités n'intéressent guère l'auteur du *Voyage en Orient*. Bien au contraire: Lamartine se prend, dans plusieurs pages de son ouvrage, à incanter les délices de la navigation, comme si les angoisses maritimes, dont frémissent encore les lettres de l'été 1832, s'étaient peu à peu diluées dans le flux lyrique. Le bruit de la vague qui "babill[e] gracieusement" sous l'"étroite fenêtr[e]" de son navire, semblable au "gazouillement des hirondelles sur une montagne, quand le soleil se lève au-dessus d'un champ de blé"<sup>26</sup> lui inspire une longue méditation sur les "lois saintes et mystérieuses"<sup>27</sup> de l'harmonie universelle<sup>28</sup>. Le brick lui-même, objet d'effroi pour Marianne, se transforme, par les fantaisies de l'imaginaire, en maison flottante, sur laquelle se projettent les rêveries sécurisantes du refuge<sup>29</sup>. Quant aux "chèvres, moutons, chiens" et "poulets"<sup>30</sup> emportés par l'équipage pour assurer sa subsistance, ils fournissent au poète le prétexte d'un tableau pastoral, à travers lequel le navire se pare des charmes bucoliques d'un décor d'eaux et de montagnes:

Réveillé de bonne heure, j'entendis ce matin sur le pont immobile la voix du matelot avec le chant du coq et le bêlement de la chèvre et nos moutons. Quelques voix de femmes et des voix d'enfants complétaient l'illusion; j'aurais pu me croire dans la chambre de bois d'une cabane de paysans, sur les bords du lac de Zurich ou de Lucerne.<sup>31</sup>

<sup>23</sup> Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 137.

<sup>24</sup> Lettre du 23 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 141.

<sup>25</sup> Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 137.

<sup>26</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 58.

<sup>27</sup> Lamartine, "Désir", Harmonies poétiques et religieuses, in *Œuvres poétiques complètes*, texte établi, annoté et présenté par Marius-François Guyard, "La Pléiade", Paris, 1963, p. 386.

<sup>28</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 59.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>30</sup> Lamartine à Virieu, 25 juin 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 70.

<sup>31</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 69.

Il en est de même des voyages à l'intérieur des terres d'Orient. Cette fois-ci, point de détails accumulés sur les difficultés à organiser les équipées. Le poète préfère chanter le bonheur de la *peregrinatio*. Il s'attache, près de Saïda, à la poésie singulière des campements nocturnes:

Marché deux heures et couché sous nos tentes, à une fontaine charmante au bord de la mer [...]. Arbre gigantesque ombrageant toute la caravane. Jardin délicieux descendant jusqu'aux flots de la mer. Une immense caravane de chameaux est répandue autour de nous dans le même camp. Nuit sous la tente; hennissement des chevaux, cris des chameaux, fumée des feux du soir, lueur transparente de la lampe à travers la toile rayée du pavillon.<sup>32</sup>

Rien, dans ce tableau idyllique d'une caravane rendue au repos de la nuit, sur les chemins mauvais, le "sable rouge" et les "entorses" décrits par Marianne<sup>33</sup>. Seul subsiste à présent le rêve romantique d'une éternelle errance:

Combien j'aimerais cette vie nomade, sous un pareil ciel, si l'on pouvait conduire avec soi tous ceux qu'on aime et qu'on regrette sur la terre! La terre entière appartient aux peuples pasteurs et errants comme les Arabes de Mésopotamie. Il y a plus de poésie dans une de leurs journées que dans des années entières de nos vies de cités. [...] Je voudrais que la vie fût un voyage sans fin, comme celui-ci.<sup>34</sup>

La lecture croisée des lettres et du *Voyage en Orient* nous fait donc subrepticement passer du monde des anecdotes à l'univers des symboles. Une telle discordance entre les deux types de discours prêterait presque à sourire si elle ne nous renseignait sur le mécanisme même de l'écriture poétique chez Lamartine, et sur la manière dont, en changeant de fonction et de destinataire, une écriture s'irréalise, s'universalise jusqu'à réinvestir les rêveries majeures de l'imagination humaine.

Ce travail de récréation se fait plus manifeste encore lorsqu'il s'agit non plus de rendre compte des déplacements sur mer ou sur terre, mais de décrire le séjour à Beyrouth, entre la fin de l'été et le début de l'automne 1832<sup>35</sup>.

Dans le *Voyage en Orient*, la maison louée par le poète "à dix minutes de la ville"<sup>36</sup> fait figure de lieu paradisiaque: des "sentiers ombragés d'immenses aloès" guident le visiteur le long d'arches antiques, conduisant jusqu'à un "bois" de mûriers, de citronniers et d'orangers qui couvrent de

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. II, p. 5.

<sup>33</sup> Lettre du 23 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 141.

<sup>34</sup> *Voyage en Orient*, t. II, p. 143.

<sup>35</sup> Lamartine et son épouse ne quitteront définitivement Beyrouth que le 21 avril 1833, plus de quatre mois après la mort de Julia.

<sup>36</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 258.

leur ombre l'habitation<sup>37</sup>. La mer, toute proche, revêt, à travers les arbres, les formes rassurantes d'un "beau lac intérieur"<sup>38</sup>. Un immense "horizon" de champs, de collines et de montagnes agrémenté l'ensemble<sup>39</sup>. Deux "jeunes filles syriennes", "couvr[ant]", "à quelques pas de là", "leurs cheveux de fleurs blanches et rouges"<sup>40</sup> achèvent d'embellir ce lieu où toutes les merveilles de la création semblent s'être réunies.

Or, la confrontation entre le *Voyage* et la correspondance s'avère, cette fois-ci, redoutable. Le regard lucide et acéré de Marianne de Lamartine nous permet en effet de mesurer, là encore, l'écart entre voyage réel et voyage imaginaire. Les beautés des paysages libanais font place, dans ces lettres, aux mille et un tracas de la vie en communauté, rapportés non sans une touche d'humour: "[...] mon janissaire qui sert de garde pour la maison [...] couche sur une natte en dehors de la porte; mais il ne parle qu'arabe, de sorte que je ne puis lui dire que quelques mots [...]. L'autre jour, je voulais aller à l'église et j'ai eu bien de la peine à m'en tirer"<sup>41</sup>. Problèmes pour se faire comprendre des autochtones... mais problèmes aussi pour se faire obéir d'une domesticité peu encline au travail et volontiers rebelle! Manifestement, la cohabitation entre Marianne et une certaine Adèle, qui fut au service des Lamartine à Beyrouth, connut nombre d'orages dont le *Voyage* se garde bien de faire mention: "[Adèle] aime mieux patasser que soigner mes affaires"<sup>42</sup>, "[...] elle aime mieux brasser de côté et d'autre que de travailler ou réparer"<sup>43</sup>, gronde Marianne, "[s]on caractère est devenu tout à fait insupportable. [...] Je n'ose pas lui demander le moindre service pour avoir la paix"<sup>44</sup>.

La situation de la maison elle-même, remarquable au dire de Lamartine, ne semble guère avoir séduit Marianne. Pire encore: les lettres nous révèlent à quel point Beyrouth fut, pour elle, un lieu d'exil, doublé d'une prison. La présence, dans une maison voisine, du consul sarde Giovanni Bianco, homme attentif et agréable, est pour elle un soulagement par le seul fait que la demeure dudit consul possède "une porte qui donne en dehors des murs par où il peut passer le soir, au lieu que les autres ne peuvent sortir de la ville [...] sans se faire ouvrir les portes par un ordre du gouverneur"<sup>45</sup>. L'absence du poète, parti seul en Terre Sainte afin de ménager la santé de sa femme et de sa fille, accentuera peu à peu chez Marianne l'impression d'emprisonnement:

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, t. I, p. 258.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 259-260.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>41</sup> Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 138-139.

<sup>42</sup> Lettre du 7 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 144.

<sup>43</sup> Lettre du 20 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 146.

<sup>44</sup> Lettre du 23 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 141.

<sup>45</sup> Lettre du 7 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 142.



Ainsi il faut se résigner et pour longtemps à ma réclusion [...]. J'étais loin de prévoir ma position lorsque je me suis embarquée, mais il n'y a rien à faire maintenant, qu'à la supporter avec le plus de résignation qu'on peut.<sup>46</sup>

Sources de préoccupation essentielles de la vie quotidienne, les problèmes de nourriture et d'habillement ont, de même, peu retenu l'attention du poète. Une tendance, profondément ancrée dans l'esprit des "écrivains-voyageurs" de l'âge romantique, à faire de l'Orient le lieu du luxe et de la profusion, fait disparaître du *Voyage* les considérations liées à l'approvisionnement, lesquelles, en revanche, ne cessent d'apparaître dans cette écriture à fleur de terre qu'est le discours épistolaire.

Les lettres de Marianne de Lamartine nous renseignent ainsi sur les difficultés à se procurer de l'eau potable, ainsi que du blé de bonne qualité<sup>47</sup>. Le four à pain n'est guère amène: "C'est un four banal, et, comme à Milly, c'est le rendez-vous de tout le pays"<sup>48</sup>. Mais c'est surtout le manque de nourriture qui revient tel un *leitmotiv*: "On ne trouve ni lait, ni beurre, et j'ai pris deux vaches qui nous donnent du lait et du beurre frais pour déjeuner"<sup>49</sup>, explique Marianne. Lamartine ira même jusqu'à demander au baron Roussin de lui faire parvenir au plus vite vin, bière, thé et chocolat: "Nous n'avons rien ici"<sup>50</sup>, lui écrit-il. Nous sommes bien loin ici des bazars ruisselant de nourritures et d'épices<sup>51</sup>, de ces paniers de raisins et de figues "dont certains pèsent de trois à quatre livres"<sup>52</sup> que Lamartine décrit au début de son *Voyage*, bien loin surtout des réceptions de Gaspari ou de Madame Malagamba, au cours desquelles abondent les mets raffinés<sup>53</sup>. L'Orient retrouve chez Lamartine cette *sparsio*, cette générosité fastueuse, cette "socialité édénique"<sup>54</sup> dont l'affecte habituellement l'imagination romantique, mais que les lettres passent sous silence.

Par ailleurs, il semble qu'en Orient on manque plus encore d'habits que de nourriture: Marianne intercède auprès de sa belle-sœur pour obtenir des chapeaux, pour elle et pour Julia<sup>55</sup>, ainsi que des robes, les siennes étant complètement usées par la transpiration<sup>56</sup>, lorsqu'elles n'ont pas été mangées

---

<sup>46</sup> Lettre du 23 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 140.

<sup>47</sup> Lettre du 20 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 146.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> Lettre du 7 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 144.

<sup>50</sup> Lamartine au baron Roussin, [10 ou 12 novembre 1832], *Corr. Levaillant*, t. I, p. 318.

<sup>51</sup> *Voyage en Orient*, t. III, p. 111-112.

<sup>52</sup> *Ibid.*, t. I, p. 182.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 189 et t. II, p. 79.

<sup>54</sup> Jean-Jacques Wunenburger, "Rêveries insulaires", in *La vie des images*, Presses de l'Université de Strasbourg, 1995, p. 84.

<sup>55</sup> Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 139.

<sup>56</sup> Lettre du 23 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 141.

par de “petites bêtes”<sup>57</sup> voraces! Attentive à la prégnance événementielle, à la pâte un peu épaisse de l’existence, la lettre contribue donc à restituer la substance même de la vie. Ecrite à l’ombre de l’œuvre, en-deçà ou “en dessous”<sup>58</sup> d’elle, elle en dévoile l’arrière-plan, le décor caché.

\* \* \*

En réalité, toute correspondance, *a fortiori* lorsqu’elle émane d’un poète comme Lamartine, n’est jamais totalement exempte de pulsions littéraires. S’interrogeant sur “les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle”, Roger Chartier relève ainsi l’importance, dans le vaste corpus sur lequel il porte son attention, des “missives qui sont aveu d’âme à âme, partage du plus secret de l’être”: la lettre est le “refuge privilégié du sentiment [...], de la vérité du moi communiquée à qui en est digne”<sup>59</sup>. Lieu d’investissement et de concentration d’une affectivité qui s’avoue et s’épanche, le discours épistolaire se nourrit de littérature. Correspondre peut dès lors apparaître comme “l’ébauche d’une expérience textuelle, une expérience des pouvoirs de l’écriture dans l’ordre du réel [...]. Expérience qui [...] commence à explorer discrètement les jeux de dérive et de pluralisation du sens”<sup>60</sup>.

Il est frappant, à cet égard, de constater à quel point les lettres envoyées par Lamartine à l’orée de son voyage conçoivent ensemble le départ comme un arrachement mortifère, largement dramatisé.

Certaines lettres résonnent en effet comme de véritables épîtres testamentaires, telle cette missive adressée à Virieu, précédant de peu l’embarquement, et déjà chargée d’une puissante richesse émotive:

Mon cher ami, adieu, adieu, adieu. Je passe deux jours plus tôt, tu n’y es pas. [...] Mais je t’embrasse en cœur et en esprit, et, vivant ou mort, tu peux compter en moi l’homme qui t’a le plus apprécié et aimé.<sup>61</sup>

Même rêverie d’outre-tombe, même fluidité lyrique dans une autre lettre, adressée cette fois-ci à Aimé-Martin:

[A]dieu encore. Vivants ou morts, sachez tous deux que nous vous aimons ou que nous vous avons aimés sincèrement comme vous le méritez, et pensez à moi.<sup>62</sup>

---

<sup>57</sup> Lettre du 7 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 144.

<sup>58</sup> Yvan Leclerc, “Rapports de la correspondance et de l’œuvre”, [compte rendu d’un atelier de réflexion], in *Ecrire, publier, lire les Correspondances*, Actes du colloque international *Les Correspondances* (4-7 octobre 1982), Publications de l’Université de Nantes, 1982, p. 451.

<sup>59</sup> Roger Chartier [dir.], *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, Paris, 1991, Avant-propos, p. 12.

<sup>60</sup> Simone Lecoindre, “Contribution à une théorie des textes de correspondances”, in *Ecrire, publier, lire les Correspondances*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>61</sup> Lamartine à Virieu, 15 juin 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 68.

<sup>62</sup> Lamartine à Aimé-Martin, 5 [juin] 1832, *Corr. Levillant*, t. I, p. 280.

Dans d'autres cas, l'appréhension, la peur de l'inconnu font naître d'émouvantes suppliques. Chaque correspondant est invité à multiplier les prières à l'adresse d'un Dieu dont on implore la protection et la miséricorde: "Priez pour nous et aimez-nous"<sup>63</sup>; "[...] pensez à nous, priez pour nous, errants sur les flots et dans la poussière des déserts et dans les vallées du Liban [...]"<sup>64</sup>; "[p]roduisez-nous [vos prières], maintenant que nous allons traverser les pirates grecs [...]"<sup>65</sup>; "[p]riez toujours pour nous, soumis à tant de périls et de chances"<sup>66</sup>. Plus que leur contenu même, c'est la répétition inlassable de ces lettres, née de la multiplicité des correspondants, qui donne au début du voyage de Lamartine sa tonalité sombre: sinistre *leitmotiv* à vrai dire, à travers lequel le chagrin, comme répercuté par les divers destinataires, finit par s'alimenter lui-même.

Le *Voyage* prolonge de sa voix propre les litanies de la correspondance. S'adressant, au seuil de son récit, aux membres de l'Académie de Marseille, Lamartine leur dédie un "Adieu" dans lequel le sentiment d'arrachement permet au poète de réinvestir les lieux communs du lyrisme élégiaque: larmes versées sur les "paisibles asiles" de Saint-Point<sup>67</sup>; nostalgie du foyer familial<sup>68</sup>; plaintes nées du départ, lui-même conçu comme coupure, mutilation<sup>69</sup>... Quoique éloignées l'une de l'autre par leur mode d'émission, de circulation et de réception, correspondance et œuvre littéraire parviennent ainsi à se rejoindre du côté de la poésie.

## Politique et Histoire

L'autre intérêt du *Voyage en Orient* et de la correspondance des années 1832-1835 réside dans l'affleurement d'un discours sur la politique et sur l'Histoire, deux préoccupations essentielles de Lamartine en un temps où le poète songe de plus en plus sérieusement à une carrière d'homme d'État.

Or, la lecture en parallèle de la correspondance et de l'œuvre littéraire permet d'ouvrir largement les perspectives, de multiplier les éclairages et les points de vue en nous dévoilant les coulisses de l'entrée de Lamartine en politique.

L'un des traits les plus frappants des lettres sur lesquelles nous portons notre attention est la manière dont elles apparaissent comme autant

<sup>63</sup> Lamartine à Edmond de Cazalès, 13 mai 1832, *Corr. Levassant*, t. I, p. 275.

<sup>64</sup> Lamartine à Aimé-Martin, 5 [juin] 1832, *Corr. Levassant*, t. I, p. 280.

<sup>65</sup> Lamartine à Virieu, 24 juillet 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 72.

<sup>66</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 6 septembre 1832, *Corr. Levassant*, t. I, p. 303.

<sup>67</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 26.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 27.

d'esquisses, d'ébauches à travers lesquelles Lamartine s'essaie à un programme politique qui prendra forme et sens dans le *Voyage en Orient*.

On voit ainsi le poète vilipender "l'esprit de parti" comme il le fera dans son *Voyage*<sup>70</sup>, et revendiquer une politique plus "haute" et plus "large"<sup>71</sup>, s'intéressant véritablement aux "questions d'humanité"<sup>72</sup>, dépassant ainsi le "cercle étroit" des vieilles "rancunes politiques"<sup>73</sup>. Les grands principes de ce qu'il nomme lui-même la "politique rationnelle"<sup>74</sup>, fondée sur l'application politique du message évangélique, s'affirment avec force dans une longue lettre à Edmond de Cazalès<sup>75</sup>. On décèle à plusieurs reprises les préoccupations sociales du poète<sup>76</sup>, en même temps que sa volonté d'indépendance à l'égard de formations politiques à ses yeux trop réductrices<sup>77</sup>. Véritable laboratoire d'idées, la correspondance permet ainsi à Lamartine, à travers la pluralité des échanges, des destinataires, d'élaborer les fondements théoriques de son engagement public.

Mais la correspondance ne nous éclaire pas seulement sur la genèse et l'histoire des idées lamartiniennes. Elle dresse également le portrait d'un homme sûr de son prestige et aussi soucieux de maîtriser les concepts que de soigner sa propagande.

Certes, l'entrée du poète en politique n'a pas été sans difficulté, et les lettres en portent très largement le témoignage. Les revers électoraux de l'année 1831<sup>78</sup> ont visiblement entamé sa détermination: "[...] je vous dirai avec pleine sincérité", écrit-il à Edouard Dubois en mai 1832, au moment où la mort récente de Charles Brousse lui permet enfin de briguer un siège de

---

<sup>70</sup> Voir par exemple dans le *Voyage en Orient*, t. I, pp. 43-44.

<sup>71</sup> Lamartine à M. Ronot, 20 juin 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 285.

<sup>72</sup> Lamartine à Anarchasis Combes, [24 janvier 1834], *Corr. Levaillant*, t. II, p. 15.

<sup>73</sup> Lamartine à M. Ronot, 20 juin 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 285. Comparer avec le *Voyage en Orient*, t. I, p. 101-102, où Lamartine fustige "les idées de secte et de parti".

<sup>74</sup> Cf. Lamartine, *Sur la politique rationnelle*, Paris, Charles Gosselin, 1831.

<sup>75</sup> Lamartine y affirme la nécessité d'"être dépendant de Dieu seul, et de l'idée du bien et du beau qu'il grave en chacun de nous" (12 novembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 319). "Ne consomons pas notre temps à disputer sur un mot ou sur un homme [...]. Prenons la seule raison et la seule morale chrétienne pour guides" écrit-il encore à Cazalès (6 septembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 305). Ces principes seront à nouveau développés dans le *Voyage*: voir notamment t. III, p. 282 sq.

<sup>76</sup> Voir par exemple la lettre à Montherot du 4 mars [?] 1834, *Corr. Levaillant*, t. II, p. 28, dans laquelle il parle de sa "politique sociale", qu'il juge "indispensable à [son] époque". Dans une lettre au saint-simonien Cognat, Lamartine affirme partager avec lui ses "*nobles désirs d'amélioration sociale*" ([29 mai 1833], *Corr. Levaillant*, t. I, p. 340). Cette lettre à Cognat mériterait à elle seule un commentaire: plus apprêtée, et de style beaucoup plus oratoire que les autres lettres, elle fait déjà figure de petit manifeste politique, de lettre "littéraire", largement métaphorisée, et sans doute destinée à "circuler". A rapprocher du *Voyage*, "Résumé politique", t. IV, p. 329 sq.

<sup>77</sup> Elle aboutira au fameux projet lamartinien de "parti social". Voir notamment la lettre à Montherot du 4 mars 1834 (*Corr. Levaillant*, t. II, p. 28).

<sup>78</sup> Le poète a subi un triple échec à la députation.

député à Cluny, “je redouterais plus que je ne désirerais mon élection en ce moment”<sup>79</sup>. “On parle [...] de moi pour député, mais je n’en veux pas”, affirme-t-il de même à Virieu, “[j]’ai écrit dans le *Journal* que je ne m’en souciais pas”<sup>80</sup>. Une lettre de la mi-juin 1832 le montrera même soulagé que les électeurs, une fois de plus, aient renâclé à porter sur lui leurs suffrages: “J’ai eu hier 35 voix contre 400. J’espère que ce sera de même aujourd’hui et demain, car pour moi personnellement, je le redoute par-dessus tout”<sup>81</sup>.

Ce rejet de la chose publique s’accroît dans les lettres de 1833-1834. Elu député de Bergues en janvier 1833, à la faveur d’une élection partielle, Lamartine se sent incapable d’assumer cette nouvelle tâche au moment même où la perte de Julia le plonge dans l’affliction. Lui qui aimait à évoquer son “instinct des masses”<sup>82</sup> parle désormais de sa “malencontreuse élection à la Chambre”<sup>83</sup>, et affiche un désintérêt profond pour la politique:

J’ai désiré une action politique, je ne la désire plus, je n’ai plus assez de foi en moi-même et dans les choses pour en donner aux autres. Je désire vivement qu’une dissolution des chambres me dispense [...] d’aller pérorer à froid sur les vanités du siècle qui ne m’émeuvent plus.<sup>84</sup>

Accablé, selon ses propres termes, “de tristesse, de fatigues et de maladie”<sup>85</sup>, le nouveau député médite en secret quelque plan pour se défaire de son mandat: “Je négocie pour me tirer, si je le puis, avec convenances et honneur, de la mission du Nord”<sup>86</sup>, annonce-t-il à Virieu au mois de novembre 1833. La correspondance l’atteste, c’est Eugénie de Coppens, l’une des sœurs de Lamartine, qui se voit chargée de trouver une solution de retrait acceptable:

Tâche de comprendre ma situation et mon désespoir, et si tu pensais qu’il fût possible sans une trop offensante inconvenance de remettre le mandat aux amis qui me l’ont si généreusement, si obligeamment donné, s’il y avait un moyen honorable quelconque de [le] leur faire reprendre sans me flétrir et sans vous affliger, cherchez-le et dites le moi, je le prendrai.<sup>87</sup>

---

<sup>79</sup> Lamartine à Edouard Dubois, 21 mai 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 277.

<sup>80</sup> Lamartine à Virieu, 3 juin 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 67.

<sup>81</sup> Lamartine à Virieu, [Lyon, 15 juin 1832], *Corr. Virieu*, t. 4, p. 68.

<sup>82</sup> Lamartine à Virieu, 1er avril 1828, *Corr. Virieu*, t. 3, p. 306. Voir aussi lettres de Lamartine à son père, 9 et 17 janvier 1834, *Corr. Levaillant*, t. II, p. 5 et 12.

<sup>83</sup> Lamartine au baron Mimaud, 23 avril 1833, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 338.

<sup>84</sup> Lamartine à M. Aubel, 25 juin 1833, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 341.

<sup>85</sup> Lamartine à Virieu, 15 décembre 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 98.

<sup>86</sup> Lamartine à Virieu, 7 novembre 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 95.

<sup>87</sup> Lamartine à Madame de Coppens, 5 novembre 1833, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 349. Il renviendra à la charge dans une lettre du 1er décembre (*Corr. Levaillant*, t. I, p. 359).

Le *Voyage* fera, sur ce point, écho à la correspondance. Ayant reçu, au Liban, la nouvelle de son élection, Lamartine ne cache ni son chagrin, ni son dépit:

[Un courrier arabe] me remet un paquet de lettres arrivées d'Europe, qui m'annoncent ma nomination à la chambre des députés. Affliction nouvelle ajoutée à tant d'autres.<sup>88</sup>

Or, et c'est là un phénomène remarquable, la correspondance nous montre parallèlement un Lamartine attaché à la mission politique qu'il s'est assignée depuis plusieurs années et désireux, envers et contre tout, de la mener à bien.

Significatif, sur ce point, est le récit du passage du poète à Marseille, au mois de juin 1832, tel qu'il apparaît dans le *Voyage* et dans les lettres. Au seuil de son ouvrage, Lamartine n'a de cesse de célébrer la "bienveillance"<sup>89</sup> des Marseillais, qui, il est vrai, lui ont réservé un accueil digne de sa célébrité et de son prestige. Mais ces derniers sont avant tout perçus à travers le filtre de la poésie. Au début du *Voyage en Orient*, Marseille, en effet, est rêvée comme une terre solaire, propice, par sa situation et son climat, aux ivresses poétiques:

Le midi et le nord de la France me paraissent, sous ce rapport, bien supérieurs aux provinces centrales. L'imagination languit dans les régions intermédiaires, dans les climats trop tempérés; il lui faut des excès de température. La poésie est fille du soleil ou des frimas éternels: Homère ou Ossian, Le Tasse ou Milton.<sup>90</sup>

Dès lors, si les Marseillais "reçoivent les poètes en frères", au dire de Lamartine, c'est d'abord parce qu'ils sont "poètes eux-mêmes", que le "beau ciel" dont ils sont les "enfants" lumineux les inspire comme un feu apollinien<sup>91</sup>.

La correspondance rapporte l'étape marseillaise sur un ton fort différent. Si Lamartine évoque avec flamme son passage dans la cité phocéenne, c'est moins pour en souligner les virtualités créatrices que pour mesurer ses chances d'y être élu: "[je] suis au milieu de tout le mouvement d'un accueil universel auquel je ne puis rien comparer jusqu'ici", écrit-il à Virieu, avant d'ajouter: "J'en suis enivré et accablé. [...] Je serais député ici, s'il y avait lieu"<sup>92</sup>. Le même enthousiasme s'exprime dans une lettre à Ronot: "Rien ne peut vous donner une juste idée de l'accueil unanime et admirable dont nous

---

<sup>88</sup> *Voyage en Orient*, t. III, p. 157.

<sup>89</sup> *Ibid.*, t. I, p. 23.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Lamartine à Virieu, 25 juin 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 69.

sommes l'objet à Marseille [...]. J'en suis confondu et pénétré de reconnaissance [...]. S'il y avait là élection, je n'aurais pas de peine"<sup>93</sup>. Les lettres de Marianne finissent de dépouiller le voyage à Marseille de toute poésie: "[Alphonse] est reçu ici avec un enthousiasme extrême de tous les côtés, et nous avons tant de connaissances anciennes et nouvelles qu'on ne peut y suffire", raconte-t-elle. Mais cette joie est vite tempérée par des obligations mondaines auxquelles il est difficile d'échapper lorsqu'on sollicite les suffrages de ses concitoyens:

Pour revenir à Alphonse, [...] il est dans les honneurs académiques: séance, dîner, compliments. Cela n'en finit pas, et je crains qu'il ne soit très fatigué demain. Mais cela lui a forcé [*sic*] à faire des vers, n'ayant rien à leur dire.<sup>94</sup>

Outre les préoccupations électoralistes du poète, les lettres témoignent du travail acharné mené par Lamartine en ces années 1833-1835 pour aider à la large diffusion possible de ses idées politiques, et, partant, pour préparer son public à la lecture du *Voyage en Orient*.

Ainsi le père du poète en personne est-il sollicité pour faire connaître au plus grand nombre le discours prononcé par Lamartine le 3 février 1834, et dans lequel il s'oppose à toute mesure de répression contre la Vendée: "Je vous enverrai le discours pour être donné à nos voisins et amis, avec un ou deux autres que je dois prononcer samedi prochain [...]"<sup>95</sup>, lui écrit-il. Mais rien ne vaut, pour acquérir la célébrité politique, un article de presse. Le nouveau député se plaint auprès de Virieu que *le Réparateur*, dont son ami était pourtant l'un des principaux actionnaires et rédacteurs, fasse si peu écho à ses discours: "Tâche [...] d'obtenir qu'il les insère avec ou sans réflexion pour ou contre", lui demande-t-il, "c'est abominable de ne pas donner les opinions que l'on combat à juger aux lecteurs"<sup>96</sup>. Lamartine renouvelle peu après sa requête à propos d'un discours sur l'instruction publique et compte une nouvelle fois sur les précieuses relations de Virieu: "Arrange-moi un moyen, en payant, de le voir inséré tout entier, sans réticences, dans vos journaux de Lyon. [...] Je désire qu'on le lise complet, quoique mon opinion soit choquante peut-être pour vos idées"<sup>97</sup>.

Après les coulisses du voyage, la correspondance restitue donc sans fables ni fards ce qu'Yvan Leclerc appellerait "l'arrière-cuisine"<sup>98</sup> du pouvoir: attermolements et velléités d'un poète qui doute encore de son destin politique; mais, d'un autre côté, souci de plus en plus vif de s'imposer dans la

---

<sup>93</sup> Lamartine à M. Ronot, 29 juin 1832, *Corr. Levassant*, t. I, p. 288.

<sup>94</sup> Lettre du 27 juin 1832 [?], *Corr. Dupin*, p. 127.

<sup>95</sup> Lamartine à M. de Lamartine père, 6 février 1834, *Corr. Levassant*, t. II, p. 19.

<sup>96</sup> Lamartine à Virieu, 1er février [1834], *Corr. Virieu*, t. 4, pp. 104-105.

<sup>97</sup> Lamartine à Virieu, 17 février 1834, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 106.

<sup>98</sup> Yvan Leclerc, "Rapports de la correspondance et de l'œuvre", *loc. cit.*, p. 452.

vie publique et de mobiliser les siens dans une véritable lutte pour la reconnaissance politique. Les lettres reconstituent ainsi l'éveil difficile de Lamartine à l'Histoire et donnent tout son poids au *Voyage en Orient*.

\* \* \*

Publiciste chevronné, Lamartine sait aussi, au besoin, modérer et moduler ses propos lorsqu'il s'agit non plus d'écrire à un ami, à un proche ou à une personne de sa connaissance, mais, dans le cas du *Voyage en Orient*, de s'adresser à un large public. La mise en parallèle des lettres et du *Voyage* montre dès lors à quel point le discours historique et politique s'infléchit ou s'édulcore en fonction du destinataire qu'il vise.

Les lettres et les pages du *Voyage* consacrées à la Grèce en fournissent un exemple éloquent.

La correspondance révèle l'état d'horreur et de répulsion dans lequel Lamartine a visité la Grèce, alors en proie à une terrible guerre civile, durant le mois d'août 1832. Dès l'arrivée à Nauplie, proclamée capitale provisoire du pays, les nouvelles sont plus qu'alarmantes:

La Grèce ne fut jamais au point de ruine et de désolation où nous la trouvons. C'est un champ de bataille, de massacres et de pillage universel. Il y a autant d'armées ou plutôt de bandes qu'il y a de villages. [...] On se bat dans tous les chemins [...]. Personne ne peut sortir des portes sans être pillé ou égorgé. Hier, Missolonghi, relevé de ses ruines, a été pris, pillé et brûlé, avant-hier Modon a subi le même sort, toutes les villes de la Grèce en sont là. [...] Tout est pris, dévalisé, égorgé! [...] On dit que le temple de Minerve seul vaudrait mille lieues de voyage. Nous y serons dans deux ou trois jours, si nous ne sommes ni tués, ni brûlés d'ici là.<sup>99</sup>

Les lettres de ce triste mois d'août égrènent sans relâche la litanie des combats, destructions et tueries dont la Grèce est victime. "Nous voyons Argos et Mycènes de nos fenêtres, mais impossible de sortir des murs sans être pillés et massacrés", écrit Lamartine à son beau-frère François de Montherot: "La Grèce est une scène de dévastations, de pillages, de massacres quotidiens"<sup>100</sup>. "Ce matin", raconte-t-il encore, "sous mes fenêtres, on se battait à coups de pistolet. [...] [O]n se bat de tous les côtés du golfe sous nos yeux"<sup>101</sup>. "Dedans et dehors, sur terre et sur mer", lit-on dans une lettre à Virieu, "tout y est ruine, dévastation, brigandage, incendie, meurtre et pillage, anarchie la plus complète et la plus horrible que l'œil puisse contempler"<sup>102</sup>.

---

<sup>99</sup> Lamartine à Aimé-Martin, 10 août 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, pp. 292-293.

<sup>100</sup> Lamartine à François de Montherot, 10 août [1832], *Corr. Levaillant*, t. I, p. 294.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>102</sup> Lamartine à Virieu, 12 août 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 74.



Placé sous le signe de la proximité, de la contemporanéité des faits qu'il relate, le journal de voyage du poète se rapproche de la correspondance dans sa capacité à nous plonger *in medias res*, dans le fracas même d'une Histoire disloquée:

L'anarchie la plus complète règne en ce moment dans la Morée. Chaque jour une faction triomphe de l'autre, et nous entendons les coups de fusil des Klephtes, des Colocotroni, qui se battent de l'autre côté du golfe contre les troupes du gouvernement. On apprend, à chaque courrier qui descend des montagnes l'incendie d'une ville, le pillage d'une plaine, le massacre d'une population [...].<sup>103</sup>

Lamartine s'évertuera pourtant, dans son *Voyage*, à atténuer la violence de son propos. Dans ses lettres, déjà, il supplie ses correspondants de ne rien révéler de ce qu'il décrit: "Gardez pour vous, ou du moins ne me citez guère pour les détails sur l'horrible état de la Grèce!"<sup>104</sup>, demande-t-il à Aimé-Martin. Cette requête lui paraît suffisamment importante pour être réitérée dans plusieurs lettres: "Si vous communiquez ces horribles détails, ne les donnez pas comme de moi"<sup>105</sup>, écrit-il le même jour à Montherot. L'auteur du *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, ouvrage considéré, en son temps, comme une contribution non négligeable au mouvement philhellène, refuse ainsi d'être mêlé à une quelconque fronde contre la Grèce nouvelle. L'affirmation sévère, selon laquelle les Grecs "engloutissent tout ce que l'Europe a fait pour leur belle cause", partagée d'ailleurs par certains contemporains<sup>106</sup>, reste donc sous le boisseau, consignée dans le cadre privé et restreint d'une lettre à Aymon de Virieu<sup>107</sup>.

Refus de se désavouer? Peur de provoquer une tempête politique? Toujours est-il que, parallèlement aux pages sombres sur la Grèce, le *Voyage* rend hommage à la grandeur et au courage d'un peuple qui, aux yeux de Lamartine comme de l'Europe, a su se libérer héroïquement du joug ottoman.

Cet hommage s'effectue à travers la description idéalisée d'une séance du Parlement grec, à laquelle il a été donné à Lamartine d'assister. Le lieu de réunion, réduit à un "hangar de bois", dont "les murs et le toit sont formés de planches de sapin mal jointes", et où les députés prennent place "sur des banquettes élevées autour d'une aire de sable"<sup>108</sup> suscite, dans sa fraîcheur

---

<sup>103</sup> *Voyage en Orient*, t. I, pp. 167-168.

<sup>104</sup> Lamartine à Aimé-Martin, 10 août 1832, *Corr. Levillant*, t. I, p. 294.

<sup>105</sup> Lamartine à François de Montherot, 10 août [1832], *Corr. Levillant*, t. I, p. 295.

<sup>106</sup> Edmond About, par exemple, épinglera en termes sévères l'échec du philhellénisme européen: selon lui, les soixante millions généreusement distribués par la France et l'Angleterre à la Grèce pour sa "prospérité matérielle" ont été confiés à des régents "irresponsables", et gaspillés en toute impunité (*La Grèce contemporaine*, [1854], Paris, Librairie Hachette et Cie, Ve édition, 1863, p. 275 sq.).

<sup>107</sup> Lamartine à Virieu, 12 août 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 75.

<sup>108</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 169.

primitive, presque artisanale, l'émotion du poète. La dignité des "députés" compense largement l'absence de noblesse qui caractérise le décor:

[L']attitude des députés est martiale et fière; ils parlent sans confusion, sans interruption, d'un ton de voix ému, mais ferme, mesuré et harmonieux.<sup>109</sup>

Cette simplicité des lieux devient alors le signe de la grandeur de tout un pays:

On ne peut rien imaginer de plus simple et à la fois de plus imposant que le spectacle de cette nation armée, délibérant ainsi sur les ruines de sa patrie, sous une voûte de planches élevée en plein champ, tandis que les soldats polissent leurs armes à la porte de ce sénat, et que les chevaux hennissent impatients de reprendre le sentier des montagnes.<sup>110</sup>

Leur fonction de représentants du peuple confère même aux parlementaires grecs une forme de beauté qui contraste avec le visage sans grâce des habitants de Nauplie:

Il y a des têtes admirables de beauté, d'intelligence et d'héroïsme parmi ces chefs; ce sont les montagnards. Les Grecs marchands des îles se reconnaissent aisément à des traits plus efféminés [...]. Le commerce et l'oisiveté de leurs villes ont enlevé la noblesse et la force à leurs visages, pour y imprimer l'empreinte de l'habileté vulgaire et de la ruse qui les caractérisent.<sup>111</sup>

Ce double discours traduit ainsi l'écart entre une correspondance écrite en liberté et un ouvrage qui prend, par rapport aux événements qu'il relate, un recul d'ordre idéologique et politique non dénué, on l'a vu, d'arrière-pensées tactiques; mais il mesure aussi la différence entre un voyageur ordinaire qui tiendrait un registre fidèle des événements vécus, et un homme politique en quête de reconnaissance qui s'exprime non plus dans le cadre privé de l'échange épistolaire, mais de sa tribune. La confrontation entre correspondance et œuvre achevée permet ainsi de mieux saisir les personnalités multiples, souvent contradictoires, de Lamartine.

### **Une subjectivité brisée et déchirée**

La correspondance comme le *Voyage en Orient* nous renvoient enfin l'image d'un Lamartine écartelé, déchiré par toute une série de traumatismes personnels et de ruptures intérieures.

---

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>111</sup> *Ibid.*

En effet, un sort particulièrement cruel a voulu que, dix ans après la perte d'un premier enfant, le petit Alphonse, le poète et son épouse aient vu mourir à Beyrouth leur fille Julia, alors âgée de dix ans, au mois de décembre 1832. Pour Lamartine, ce nouveau deuil crée un choc irréparable. Atteint dans sa chair même, le poète doit, en sus de son chagrin, renoncer désormais à une descendance longtemps désirée<sup>112</sup>. La mort de Julia le renvoie donc face à lui-même, confronté au vide de son existence, en même temps qu'elle remet en cause ses convictions philosophiques et religieuses.

Inscrits dans le même *continuum* chronologique, la correspondance et le *Voyage en Orient* rendent compte des différentes étapes qui scandent la plongée progressive de Julia dans une maladie que l'on sait irrémédiable<sup>113</sup>. Le *Voyage* signale ainsi, dans une page datée de la fin du mois de juillet 1832, une première "indisposition" de l'enfant obligeant à un "séjour forcé à Malte"<sup>114</sup>. Au mois d'août naissent de "vives inquiétudes"<sup>115</sup>, réitérées durant l'automne 1832, au moment du voyage du poète en Terre Sainte<sup>116</sup>. Point de détails trop marqués, point de comptes rendus cliniques dans ces pages, mais, au contraire, une certaine retenue, une pudeur inhérentes à la nature même d'un texte destiné à être lu du plus grand nombre.

Examinées en parallèle, les lettres du poète et celles de son épouse font figure de véritable document pathologique. Une missive du 3 juin 1832 nous montre Julia atteinte d'un "catarrhe aigu, suffocant"<sup>117</sup>. Les lettres de Marianne informent sans afféterie Cécile de Cessiat des suffocations et divers bruits de gorge de la fillette: "Julia, comme vous l'avez su, a toujours un peu d'irritation chronique à la gorge, reste de son catarrhe. Elle va mieux; [...] elle fait un peu de bruit gras dans le fond du gosier de temps en temps"<sup>118</sup>. Les lettres d'octobre 1832 affichent le même réalisme physiologique: "[Julia] n'a plus aucun embarras à la gorge et marche bien en montant rapidement sans être essoufflée"<sup>119</sup>, "[...] je n'entends plus ce bruit dans son gosier en parlant. Il paraît que le sang s'y porte moins dans ce moment. Elle a pourtant toujours la langue un peu rouge et le pouls un peu vite"<sup>120</sup>.

Les lettres détaillent également les efforts déployés au quotidien par Lamartine et Marianne pour maintenir en une relative bonne santé une enfant fragile et malade: "[...] je crains l'émotion de Julia au moment de

---

<sup>112</sup> La santé de Marianne lui interdisait en effet tout espoir de nouvelle maternité, comme l'atteste une lettre de Lamartine à Virieu du 8 janvier 1833 (*Corr. Virieu*, t. 4, p. 87).

<sup>113</sup> La fillette était atteinte de phtisie.

<sup>114</sup> *Voyage en Orient*, t. I, p. 120.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>116</sup> *Ibid.*, t. II, p. 50.

<sup>117</sup> Lamartine à Virieu, 3 juin [1832], *Corr. Virieu*, t. 4, p. 67.

<sup>118</sup> Lettre du 8 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 134.

<sup>119</sup> Lettre du 20 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 145.

<sup>120</sup> Lettre du 7 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 143.

l'arrivée", explique le poète à son épouse quelques jours avant son retour de Jérusalem, "envoie-la promener chez M. Jorelle pour deux ou trois heures, et puis, en revenant, elle nous trouvera tous établis, et en attendant prépare-la tout le jour à nous revoir comme une chose toute naturelle"<sup>121</sup>. Une "écurie à vaches, meublée de trois vaches, ouvrant sur une fenêtre qui donne sur son lit" est censée, selon l'usage de l'époque, remédier aux crises de tuberculose dont souffre la fillette<sup>122</sup>. Tout est fait, une fois de plus, pour lui éviter de trop vives émotions, ce qui plonge Marianne dans un embarras de tous les instants:

M. de la Royère est d'avis que c'est déjà le sang qui la travaille [...]. Il faut l'empêcher de parler autant que possible, de rire, de s'appliquer même pour s'amuser, l'empêcher de manger, et, cependant tâcher qu'elle ne s'ennuie pas trop, surtout qu'elle ne pleure pas. Pauvre enfant!<sup>123</sup>

On s'irritera une fois de plus du caractère peu littéraire de ces messages. Mais nul doute que ce que perd ici la poésie est gagné par l'histoire de la vie privée, tant cette correspondance nous renseigne sur les rapports problématiques des femmes et des hommes du XIX<sup>e</sup> siècle au corps et à la maladie. Dans le même temps, ces lettres permettent à Lamartine et à son épouse de prendre, devant nous, un relief particulier: traditionnellement cantonnés par l'histoire au seul domaine littéraire, ils apparaissent ici dans leur simple rôle de parents, aimants et attentifs, et acquièrent par là-même une épaisseur proprement humaine.

En tout état de cause, ces multiples allusions, dans le discours épistolaire, au mauvais état de santé de Julia invitent à relire l'itinéraire lamartinien comme un voyage en creux, miné de l'intérieur par une maladie sournoise qui fait alterner crises aiguës et rémissions subites.

A l'aube de son départ, Lamartine prévoit en effet de nombreuses destinations: "Nous cinglerons: 1° à Constantinople, 2° en Syrie, 3° en Egypte, 4° l'hiver à Smyrne, 5° le printemps en Syrie encore, 6° la fin de 1833 en France"<sup>124</sup>, annonce-t-il, enthousiaste, à Virieu au mois de juin 1832. L'Egypte, tout particulièrement<sup>125</sup>, mais aussi Babylone<sup>126</sup>, sans oublier, au

---

<sup>121</sup> Lamartine à Marianne de Lamartine, 2 novembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 314.

<sup>122</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 10 novembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 316-317.

<sup>123</sup> Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 138.

<sup>124</sup> Lamartine à Virieu, 3 juin [1832], *Corr. Virieu*, t. 4, p. 67.

<sup>125</sup> Voir, dans le tome I de la *Corr. Levaillant*, p. 279, 289, 293, 301, 302, notamment. Ces lettres révèlent d'ailleurs l'importance que Lamartine accordait à cette destination. Il la révoquera après la mort de Julia (*Corr. Virieu*, t. 4, p. 88 et *Corr. Levaillant*, t. I, p. 336) et, en avril 1833, pensera encore à un voyage au Caire et aux Pyramides, avec retour par Alexandrie (*Corr. Levaillant*, t. I, p. 338).

<sup>126</sup> Lamartine à Aimé-Martin, 10 août 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 293.

retour, l'Italie<sup>127</sup> sont évoquées comme autant d'étapes auxquelles le poète ne cesse de rêver. Or, dès le mois d'août, c'est bien la maladie de Julia qui modifie cet ambitieux programme: "La santé de Julia, encore légèrement atteinte, nous fait changer de plan", écrit Lamartine à François de Montherot, "et, pour diminuer la navigation, aller tout de suite en Syrie pour 8 ou 10 mois; de là à Constantinople et retour par terre ou par Corfou et l'Italie [...]"<sup>128</sup>. Peu à peu naît dans l'esprit du poète l'idée d'un retour par le nord, et non plus par la Méditerranée<sup>129</sup>: "Je ne veux plus exposer ma fille à l'air trop actif de deux ou trois mois de mer", confie-t-il à Virieu: "Cet air est très mauvais pour sa poitrine; à terre elle est à merveille"<sup>130</sup>. Marianne se trouve dès lors, et plus que jamais, condamnée à l'immobilité:

[...] je n'aurais pas craint [la fatigue d'un voyage] pour moi même, et je n'aurais ajouté que très peu à la caravane pour mon compte, mais je n'ose pas y exposer Julia. Une journée de pluie suffirait pour l'enrhumer et m'effrayer au-delà de toute imagination. [J]e ne puis encore bien prendre mon parti d'être seule ici, si seule, si tristement, si ennuyée.<sup>131</sup>

Les lettres donnent ainsi une image différente de l'itinéraire du poète. Si ce dernier apparaît dans le *Voyage* dans sa fluidité, sa continuité, il fait plutôt figure, dans la correspondance, de marche brisée, condamnée, par les aléas de la maladie, à l'émiettement.

\* \* \*

De manière logique, l'angoisse lancinante de voir mourir Julia s'exprime largement dans les deux ensembles textuels qui nous intéressent ici, mais, une fois de plus, selon des modalités différentes, qui tiennent à la nature propre de chacun des deux types de discours.

Dans le *Voyage*, on voit notamment le poète se mettre lui-même en scène en père noyé d'angoisse, impatient de regagner au plus tôt l'écoumène pour éviter à son enfant de nouveaux périls:

Je ne dormais pas; mon esprit était trop agité: j'entendais à travers les planches mal jointes qui séparaient ma chambre de celle de Julia, le souffle de mon enfant endormie, et tout mon cœur reposait sur elle. Je pensais que demain, peut-être, je dormirais à mon tour plus tranquille sur cette vie si chère

---

<sup>127</sup> Lamartine à M. Ronot, Marseille, 20 juin 1832, *Corr. Levillant*, t. I, p. 284.

<sup>128</sup> Lamartine à François de Montherot, 10 août [1832], *Corr. Levillant*, t. I, pp. 294-295.

<sup>129</sup> Lamartine à la comtesse de Lamartine de Villars, *Corr. Levillant*, t. I, p. 298.

<sup>130</sup> Lamartine à Virieu, 6 septembre 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 79.

<sup>131</sup> Lettre du 20 septembre 1832, *Corr. Dupin*, p. 137.

que je me repentais d'avoir hasardée ainsi sur la mer [...]. Je priais Dieu dans ma pensée de me pardonner cette imprudence [...].<sup>132</sup>

Dans la correspondance, ce sont surtout les difficultés matérielles de circulation des lettres qui contribuent à décupler les craintes de Lamartine.

Ainsi le poète se montre-t-il inquiet de n'avoir pas reçu de nouvelles de sa femme et de sa fille au Mont-Carmel, comme il l'espérait: "Ecris-moi souvent à Jaffa et dis-moi bien franchement comment vous êtes"<sup>133</sup>, demande-t-il à Marianne le 11 octobre 1832. Mais l'absence de réponse ne laisse pas d'inquiéter: "Ecris, écris, écris donc et par exprès. Je me tue à deviner comment huit lettres au moins de toi doivent être ou perdues ou en retard, et quelquefois je crains que tu n'aies pas écrit par d'autres motifs"<sup>134</sup>, se plaint Lamartine, perclus d'angoisse, quatre jours plus tard. Il faudra attendre encore quatre jours pour s'apercevoir que ce silence long de deux semaines n'est dû qu'aux incessants retards de courrier: "[V]ois ce que c'est qu'une poste qui me remet le 18 une lettre du 3!"<sup>135</sup>. "C'est ce qu'il y a de terrible dans ce pays", expliquera Marianne, "il n'y a point de communications sûres du tout. On peut être des mois entiers sans avoir de nouvelles positives d'un endroit qui n'est qu'à 4 jours de distance [...], de sorte qu'on peut être très inquiet sans cause [...]"<sup>136</sup>.

Cette rhapsodie sur les difficultés d'acheminement du courrier montre à quel point "l'espace temporel" de la lettre, pour reprendre une formule de Geneviève Haroche-Bouzinac, peut apparaître comme "un lieu distendu", problématique, "source de nombreux malentendus"<sup>137</sup>. La correspondance révèle comment l'angoisse du poète s'est trouvée liée aux défaillances mêmes de l'acte épistolaire, à travers le réseau confus des missives envoyées, attendues, non reçues à temps ou découvertes trop tard, dans une relation conflictuelle, donc, au temps et à la géographie.

\* \* \*

Poète de l'épanchement du moi, attaché à retranscrire les vibrations les plus intimes de l'être, Lamartine évoque longuement, dans le *Voyage*, sa détresse de père brisé par la mort de son dernier enfant. On le voit veiller sur la dépouille de Julia<sup>138</sup>. Il évoque, en date du 15 avril 1833, le moment déchi-

---

<sup>132</sup> *Voyage en Orient*, t. I, pp. 235-237.

<sup>133</sup> Lamartine à Mme de Lamartine, 11 octobre 1832, *Corr. Levassant*, t. I, p. 309.

<sup>134</sup> Lamartine à Mme de Lamartine, 15 octobre [1832], *Corr. Levassant*, t. I, p. 310.

<sup>135</sup> Lamartine à Mme de Lamartine, 19 octobre 1832, *Corr. Levassant*, t. I, pp. 310-311.

<sup>136</sup> Lettre du 20 octobre 1832, *Corr. Dupin*, p. 145. Voir également la lettre de Lamartine à Mme de Girardin datée du 5 novembre 1833, dans laquelle le poète affirme avoir découvert à Marseille "un paquet arriéré de 60 autres [lettres]" (*Corr. Levassant*, t. I, p. 350).

<sup>137</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire*, Hachette, Paris, 1995, p. 74.

<sup>138</sup> *Voyage en Orient*, t. III, p. 159.

rant du départ de la “maison de campagne”<sup>139</sup> de Beyrouth, devenue pour lui “relique consacrée”<sup>140</sup>. Imprégnée, à son tour, de tristesse, la nature, jadis célébrée, inlassablement incantée, se vide de toute substance:

Je ne vis plus; la nature n'est plus animée pour moi par tout ce qui me faisait la sentir double dans l'âme de mon enfant: Je la regarde encore; elle ravit toujours mes yeux; mais elle ne soulève plus mon cœur, ou si elle le soulève, [...] il retombe aussitôt, froid et brisé, sur le fond de tristesse désolante et d'amertume où la volonté de Dieu l'a placé [...].<sup>141</sup>

Le célèbre poème “Gethsémani, ou la mort de Julia”, inséré, comme d'autres pièces poétiques, dans le *Voyage en Orient*, oppose, dans une sorte de diptyque déchirant, la luminosité joyeuse d'une enfant parée de tresses d'or<sup>142</sup>, au corps léger et aérien<sup>143</sup>, à la froideur livide du petit cadavre, source d'épouvantement et de révolte:

Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas  
Que ce front devenait plus pesant sur mon bras,  
Que ces pieds me glaçaient les mains, comme la pierre,  
Julia! Julia! D'où vient que tu pâlis? [...]  
Parle-moi! souris-moi! Pas de ces jeux, mon ange!<sup>144</sup>

Dans la correspondance, non seulement la détresse du poète s'exprime au niveau du contenu même du message, mais elle s'exacerbe également à travers le système de communication caractéristique de l'épistolarité.

Les lettres insistent d'abord sur l'état de choc, de commotion dans lequel se trouve alors le poète. Sa vie semble s'être arrêtée en même temps que celle de sa fille: “[...] mon âme est frappée plus à mort qu'elle ne le fut jamais”<sup>145</sup>; “[m]a vie me semble finie en ce qui concerne ce triste monde”<sup>146</sup>; “[n]ous ne vivons plus”<sup>147</sup>, “tout l'intérêt et tout le charme de notre vie détruits à jamais”<sup>148</sup>, “nous sommes comme frappés de mort nous-mêmes, il ne nous semble plus vivre”<sup>149</sup>, lit-on dans les lettres de 1832-1833. Ce sentiment

<sup>139</sup> *Ibid.*, t. I, p. 253.

<sup>140</sup> *Ibid.*, t. III, p. 185.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>142</sup> *Voyage en Orient*, t. II: “Gethsémani ou la mort de Julia”, p. 302.

<sup>143</sup> Nous pensons ici à la métaphore de l'oiseau utilisée par Lamartine pour évoquer Julia: “C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil, /Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche [...]” (*ibid.*, p. 300).

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>145</sup> Lamartine à Virieu, [1ère quinzaine de mars 1833], *Corr. Virieu*, t. 4, p. 88.

<sup>146</sup> Lamartine à Virieu, 8 janvier 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 87.

<sup>147</sup> Lamartine à Virieu, 20 décembre 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 82.

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 20 décembre 1833, *Corr. Levallant*, t. I, p. 324.

de mort se fait d'autant plus palpable dans les lettres qu'il affecte l'acte d'écriture lui-même: "Je n'ai pas la force de t'écrire"<sup>150</sup>, "[...] je suis si malade qu'une lettre m'est un coup de poignard"<sup>151</sup>, avoue Lamartine, en plein désespoir, à Virieu.

A cette impression de mort s'ajoute une perte totale des repères: "Vous me direz maintenant: Que ferez-vous? je n'en sais rien. Tout m'est égal"<sup>152</sup> écrit Lamartine à Vignet. "Je ne sais à quoi, ni pour quoi, ni pour qui l'employer [sous-entendu: ma vie], je vis comme une brute"<sup>153</sup>, confie-t-il de même à Virieu. L'avenir se présente alors comme un temps vide: "Après cela [...] je [...] ramènerai [Julia] à Mâcon pour passer quelque temps. Puis je ne sais où"<sup>154</sup>.

Par ailleurs, autant les détails physiologiques s'accumulaient à propos de la maladie de Julia, autant les lettres envoyées après sa mort s'aventurent du côté de l'image. Sans doute Lamartine nous renseigne-t-il sur les derniers accès de toux de la fillette, ses convulsions, et finalement son agonie<sup>155</sup>. Mais l'irrépressible chagrin du poète tend à orienter peu à peu le discours vers l'angélisation: "L'ange céleste qui fut le nôtre vient de nous être enlevé [...]"<sup>156</sup>; "[elle] n'est plus qu'un ange dans le ciel"<sup>157</sup>; "[e]lle a rendu son âme pure et parfaite à son Créateur"<sup>158</sup>; telle une "angélique créature"<sup>159</sup>, elle "s'est envolée de nos bras au ciel"<sup>160</sup>.

Outre la tonalité des messages, ce sont aussi les modes d'émission, de circulation et de réception des lettres qui rendent, aux yeux du lecteur, le drame personnel de Lamartine particulièrement poignant.

Ainsi les missives postées d'Orient nous font-elles sentir plus lourdement encore que dans le *Voyage* le poids de l'éloignement, qui ajoute aux déchirures intérieures celles de la géographie: "Nous ne pouvons, à cause de la saison, de la mer et des neiges du Liban, partir d'ici avant le premier avril",

---

<sup>150</sup> Lamartine à Virieu, 8 janvier 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 87.

<sup>151</sup> Lamartine à Virieu, 23 novembre 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 96.

<sup>152</sup> Lamartine au baron de Vignet, [fin décembre 1832], *Corr. Levaillant*, t. I, p. 326.

<sup>153</sup> Lamartine à Virieu, 8 janvier 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 87.

<sup>154</sup> Lamartine au baron de Vignet, [fin décembre 1832], *Corr. Levaillant*, t. I, p. 327.

<sup>155</sup> "L'accès de toux et d'étouffement la prit alors violemment, le redoublement fut long et terrible; je commençai à frémir, je la magnétisai [...]. [O]n lui donna le calomel pour déterminer une réaction sur les entrailles. [...] Bientôt l'embaras de respiration augmenta, quelques légères convulsions survinrent, elle resta les yeux fermés respirant à peine jusqu'à deux heures de la nuit où sa respiration [...] cessa tout à fait!" (Lamartine à Vignet, [fin décembre 1832], *Corr. Levaillant*, t. I, pp. 325-326).

<sup>156</sup> Lamartine à Virieu, 20 décembre 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 82.

<sup>157</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 20 décembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 323.

<sup>158</sup> Lamartine à Virieu, 20 décembre 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, p. 82.

<sup>159</sup> Lamartine au baron de Vignet, [fin décembre 1832], *Corr. Levaillant*, t. I, p. 326.

<sup>160</sup> Lamartine à la comtesse de Lamartine de Villars, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 332.



regrette Lamartine dans une lettre de décembre 1832<sup>161</sup>. A ces souffrances nées d'un exil lointain répondent de manière paradoxale celles de l'exil intérieur, au sein même de la mère-patrie. Même en France, l'éloignement des amis et des proches renforce tragiquement le sentiment de solitude et de dépérissement: "Nous allons y vivre [sous-entendu: au château de Monceau] dans la solitude et le deuil, et le repos. Oh! que n'êtes-vous là?"<sup>162</sup>, s'exclame le poète dans une lettre à Cazalès au moment même où ce dernier, catholique libéral, futur prêtre et directeur du grand Séminaire de Montauban, aurait pu être, en raison de sa foi ardente, d'un grand secours.

Les difficultés de communication contribuent, une fois de plus, à accentuer le drame. Une véritable fatalité du temps différé pèse sur le destin des lettres. C'est avec une consternation qui ne fait qu'ajouter à son chagrin que Lamartine s'aperçoit, au mois d'avril 1833, qu'Aymon de Virieu, tout comme la comtesse de Lamartine de Villars ne sont pas encore au courant du décès de Julia<sup>163</sup>. Sans doute une lettre de Pierre de Lamartine nous apprend-elle que Virieu, notamment, avait eu connaissance des faits dès le 1er mars 1833<sup>164</sup>. Mais le mal est fait. Les retards d'acheminement, qui obligent sans cesse à réécrire le récit de "l'affreuse nouvelle"<sup>165</sup>, forment une source supplémentaire de tourment, comme le montre une lettre du poète à sa sœur Cécile de Cessiat:

J'ai des lettres de France de la fin de février, par lesquelles je vois que vous ignorez encore notre affreux malheur, la mort de notre ange Julia [...]! Si les douze ou quinze lettres par lesquelles de tous côtés nous vous avons communiqué notre désespoir et les détails de la maladie ont toutes été perdues, hélas! informe mon pauvre père.<sup>166</sup>

Par ailleurs, la détresse du poète, dans la correspondance, se fait encore plus tangible que dans l'œuvre achevée par la manière dont elle se répercute, au travers de la lettre, par-delà les océans, engendrant, à des milliers de kilomètres de là, un sillage de tristesse et de désappointement qui contribue à accentuer et amplifier le drame: "[...] je reçois à l'instant la lettre si touchante que vous m'adrezsez", répond Lamartine au poète Joseph Autran, "[c]'est le premier écho qui me revienne d'Europe d'une douleur sous laquelle nous succombons depuis six mois"<sup>167</sup>. Les messages de remerciements ne cessent ainsi de se multiplier, à destination d'Aubel<sup>168</sup>, de Jean-Marie Dargaud<sup>169</sup>, ou

<sup>161</sup> Lamartine au baron de Vignet, [fin décembre 1832], *Corr. Levassant*, t. I, p. 327.

<sup>162</sup> Lamartine à Edmond de Cazalès, 5 novembre 1833, *Corr. Levassant*, t. I, p. 348.

<sup>163</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 20 avril 1833, *Corr. Levassant*, t. I, p. 337.

<sup>164</sup> Pierre de Lamartine à Virieu, 20 mai 1833, *Corr. Virieu*, t. 4, pp. 89-90.

<sup>165</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 20 décembre 1832, *Corr. Levassant*, t. I, p. 323.

<sup>166</sup> Lamartine à Mme de Cessiat, 20 avril 1833, *Corr. Levassant*, t. I, p. 337.

<sup>167</sup> Lamartine à Joseph Autran, 2 mai 1833, *Corr. Levassant*, t. I, p. 340.

<sup>168</sup> Lamartine à M. Aubel, 25 juin 1833, *Corr. Levassant*, t. I, p. 341.

de correspondants moins connus comme le poète Samoël<sup>170</sup> ou Henri-Auguste Gouttière<sup>171</sup>. La lettre reçue acquiert ainsi des vertus consolatrices, comme le montre telle missive adressée par Lamartine à sa tante, la comtesse de Lamartine de Villars:

[Votre lettre] m'a fait un vif plaisir, elle m'a été d'une vraie consolation. Il est si doux d'entendre une voix de famille de si loin et dans l'abîme de douleur où nous sommes.<sup>172</sup>

Cette manière de lire le chagrin du poète par réfraction, à travers les réponses de Lamartine à telle lettre de sympathie ou tel témoignage de compassion s'avère plus éclairante encore dans le cas des lettres du poète à Aymon de Virieu. Une amitié longue de près de vingt-cinq ans, une profonde tendresse réciproque, à la fois sincère et désintéressée, autorisent, dans le cas présent, l'émergence d'un véritable lyrisme épistolaire, à travers lequel la rhétorique du désespoir se donne libre cours: "Mon cher ami", lui écrit Lamartine dès le 20 décembre 1832, "tu seras le premier à mêler une larme aux miennes! nous n'avons plus d'enfant! [...] Quel retour! [...] Priez pour nous, et aime-moi encore comme je t'aime toujours"<sup>173</sup>. La lettre retrouve alors son rôle d'objet de réconfort. Sorte de pont tendu, par-delà les espaces, entre le moi et l'autre, elle fait figure de pôle stable à partir duquel pourrait s'opérer une reconstruction de l'être:

Ta voix seule, comme celle du seul ami véritable que j'aie eu et conservé de tant de passé, vibre avec quelques accents consolants dans mon cœur sourd à tout le reste. Il y a eu peu de jours où je n'aie longuement pensé à toi: tu étais de moitié dans ma pensée à tout ce que je voyais et sentais [...].<sup>174</sup>

Ainsi, ce constant va-et-vient de lettres maintient vivant, dans sa chair, dans sa vibration même, la détresse du poète.

\* \* \*

Les conséquences de la mort de Julia, en plein Liban, à quelques kilomètres seulement du Saint-Tombeau, sur la "philosophie religieuse" de Lamartine sont désormais bien connues. L'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, considéré à l'aube des années 1830 comme le chantre du néo-

---

<sup>169</sup> Lamartine à Jean-Marie Dargaud, [4 novembre 1833], *Corr. Levassant*, t. I, p. 347.

<sup>170</sup> Lamartine à M. Samoël, [9 novembre 1833], *Corr. Levassant*, t. I, p. 353.

<sup>171</sup> Lamartine à Henri-Auguste Gouttière, [9 novembre 1833], *Corr. Levassant*, t. I, p. 353.

<sup>172</sup> Lamartine à la comtesse de Lamartine de Villars, 10 janvier 1833, *Corr. Levassant*, t. I, p. 333.

<sup>173</sup> Lamartine à Virieu, 20 décembre 1832, *Corr. Virieu*, t. 4, pp. 82-83.

<sup>174</sup> Lamartine à Virieu, [7 novembre 1833], *Corr. Virieu*, t. 4, p. 95.

catholicisme, formule dans son *Voyage* une religion toute personnelle, affranchie des dogmes traditionnels, dans laquelle déisme, illuminisme, christianisme social se mêlent en une sorte d'alliage déconcertant, formulé dans un discours hésitant, dans lequel foi et doute se livrent à un incessant dialogue<sup>175</sup>.

Les lettres de 1832-1835 ont ceci, entre autres, de remarquable, qu'elles préparent, de manière incidente le plus souvent, par allusions, frémissements à peine perceptibles, le bouleversement intérieur de Lamartine sur le plan religieux.

Nombreuses sont en effet dans cette correspondance les confidences embryonnaires, derrière lesquelles on sent poindre chez le poète une forte crise de doute:

Oh que tout est triste! et plus encore pour moi que pour vous, car je n'ai pas un bâton si ferme dans la main, et l'avenir ne brille pas pour moi de la même évidence.<sup>176</sup>

Le décryptage est aisé: Lamartine regrette, dans cette lettre à Cazalès, que ce dernier puisse bien davantage que lui-même compter sur sa foi pour surmonter les épreuves les plus cruelles. Peu compréhensible à première lecture, ce message exprime pourtant avec une parfaite limpidité l'état de perplexité religieuse dans lequel se trouve le poète à son retour d'Orient.

Il en est de même d'une lettre adressée au marquis Gino Capponi, connu du poète depuis son passage à Florence:

Il est trop clair à mon esprit que la forme religieuse veut et crie révolution comme toutes les autres formes.<sup>177</sup>

D'autres messages demeurent voilés et confinent à l'énigme, comme si la lettre, jouant sur la relation de complicité entre l'auteur et son destinataire, se contentait d'esquisser plus que d'expliquer, suggérant davantage le retentissement des événements que les événements eux-mêmes: "J'ai tout vu, tout parcouru, tout compris"<sup>178</sup>, écrit encore Lamartine à Cazalès. "J'ai refait, hélas! à un rude prix mon cours d'histoire, de philosophie et de religion"<sup>179</sup>, confie-t-il à Capponi. D'autres confidences adoptent le même ton sibyllin:

---

<sup>175</sup> Voir notamment, dans l'ouvrage d'Henri Guillemin, *Le Jocelyn de Lamartine: étude historique et critique avec des documents inédits* [1936], Slatkine Reprints, Genève, 1967, le chapitre consacré à l'"inquiétude religieuse" chez Lamartine.

<sup>176</sup> Lamartine à Edmond de Cazalès, 12 novembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 318.

<sup>177</sup> Lamartine au marquis Gino Capponi, 8 janvier 1835, *Corr. Levaillant*, t. II, p. 95.

<sup>178</sup> Lamartine à Edmond de Cazalès, 12 novembre 1832, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 318.

<sup>179</sup> Lamartine au marquis Gino Capponi, 12 mars 1834, *Corr. Levaillant*, t. II, p. 30.

Je ne suis plus le même homme au physique et au moral; ma philosophie même, si une misérable pensée humaine mérite ce nom, n'est plus ce qu'elle était [...]. S'il me reste quelque intérêt en ce bas monde, il est tout philosophique et religieux, mais dans un sens plus élevé que je ne l'ai compris jusqu'ici.<sup>180</sup>

La crise religieuse du poète nous parvient donc dans la correspondance à travers une écriture ambiguë, tortueuse, qui tantôt la dissimule, tantôt la révèle selon un mécanisme subtil d'occultation et de dévoilement. Écriture préparatoire en quelque sorte, qui annonce les tâtonnements religieux et les formules allusives mais lourdes de sens du *Voyage en Orient*.

\* \* \*

Poser la "question séduisante, mais infiniment retorse", selon l'expression d'Yvan Leclerc<sup>181</sup>, des rapports entre correspondance et œuvre littéraire a le mérite de souligner à quel point ces deux formes d'écriture, si éloignées a priori l'une de l'autre, entretiennent des relations plus complexes qu'il n'y paraît.

Entre la lettre et l'œuvre, les différences sont évidemment nombreuses et l'exemple que nous avons choisi, celui du *Voyage en Orient*, montre comment une correspondance parvient à rétablir l'authenticité d'un voyage systématiquement déformé, poétisé par un écrivain passé maître en illusionnisme. Dans ce jeu de "courts-circuits" signifiants<sup>182</sup>, le lecteur gagne et perd en même temps. Dévalorisée, voire discréditée dans son statut référentiel, l'œuvre, à défaut de raconter le voyage réel, n'en manifeste pas moins de façon éclatante sa vocation imaginaire et poétique.

Mais les lettres de Lamartine étudiées ici démontrent également qu'il existe bel et bien une "littérarité" de la correspondance, moins consciente, sans doute, que dans l'œuvre achevée, mais repérable à plusieurs niveaux.

Maintes lettres, parmi celles que nous avons citées, possèdent en effet un degré d'élaboration, de dramatisation, de mise en scène, voire de distanciation déjà élevé. Des effets de rythmes, des faisceaux harmoniques s'y déploient. Rejoignant d'autres pratiques d'écriture familières à l'écrivain, la lettre se fait dialogue, confidence, essai philosophique ou politique, séquence dramatique. Des relations intertextuelles, et non plus conflictuelles, peuvent se tisser avec d'autres œuvres du poète. La lettre lamartinienne devient surtout le lieu d'expression privilégiée de la subjectivité. Toute une gamme de sentiments s'y exprime, et trouve dans l'activité épistolaire comme un stimulant. Au fil des lettres, c'est une véritable œuvre littéraire, écrite à l'ombre

---

<sup>180</sup> Lamartine à M. Aubel, 25 juin 1833, *Corr. Levaillant*, t. I, p. 341.

<sup>181</sup> Yvan Leclerc, "Rapports de la correspondance et de l'œuvre", *loc. cit.*, p. 451.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 453.

du *Voyage*, que découvre le lecteur: ce moi troublé qui confie sa détresse à ses destinataires, et dont le chagrin menace l'échange épistolaire lui-même, cette expérience singulière de l'incommunicabilité, vécue à travers les difficultés d'acheminement des lettres, ce sentiment d'apaisement découvert dans le dialogue à distance avec les amis, les proches, cette accumulation de formules énigmatiques, à peine ébauchées, qui traduisent le désarroi spirituel du poète, constituent autant d'éléments qui font de la correspondance de Lamartine une œuvre parallèle à son œuvre, un roman du roman, une fiction du monde vrai.

La correspondance n'est-elle donc pas, à sa manière, une aventure littéraire? une production imaginaire à part entière?